

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 54 (1916)
Heft: 36

Artikel: La mi-été d'Anzeindaz : acte de naissance
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-212380>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

STRATÈGES

Personnages : DAVID PANCHAUD, ancien sergent dans les Chasseurs de droite ; — le FORGERON BURDET, ex-dragon ; — PIERRE DUFOUR, dit le Général, au civil, buraliste postal.

Ces trois citoyens se réunissent le dimanche soir à la pinte communale, et là, discutent d'offensives et de contre-offensives, de tranchées, de boyaux, de première et de seconde ligne, etc., etc. Pendant toute la semaine, ils ont lu les journaux. De plus, Dufour, qui fait journalièrement les tournées postales, recueille ici et là des renseignements inédits, si bien que, à la fin de la semaine, il est documenté.

— Voyez-vous, dit-il, il n'y a pas à dire, ces gaillards ne demandent qu'à marcher. C'est l'offensive qu'ils veulent, parbleu.

Et versant sur la table une goutte de son vin, il trace avec le doigt une ligne horizontale.

— Tiens, David, et toi aussi, forgeron. C'est la tranchée de première ligne. Maintenant là, en arrière, — (il aligne une vingtaine d'allumettes à 15 centimètres de la tranchée) là, en arrière, j'ai mon artillerie lourde et mes 75. Et de plus, en arrière encore, ma cavalerie. Y es-tu, forgeron ?

Du moment que la cavalerie en est, le forgeron écoute.

— Alors, reprend le Général, vous comprenez, je canonne l'ennemi.

Ici, Pierre Dufour s'aperçoit que l'ennemi n'est pas figuré et il se hâte de tracer, toujours avec son doigt mouillé, une tranchée parallèle à la première.

— Je canonne l'ennemi, n'est-ce pas. Je lui en donne fredin freda, pendant trois jours, quatre, s'il le faut, sans compter les nuits. Il ne s'agit pas de ménager la munition. En veux-tu, en voilà !... les 75 font un tir de barrage du diable en arrière des tranchées de l'ennemi pour couper la route aux renforts (il pose le porte-allumettes pour désigner les réserves de l'ennemi). J'y vais avec des obus, des schrapnells, quoi, tout le fourbis. Pas moyen de passer. Comprenez ?

Quelques habitués de la pinte se sont approchés et groupés derrière le Général. Ils suivent la manœuvre et approuvent l'avalanche d'obus qui tombe autour du porte-allumettes. L'un d'eux, enthousiasmé, fait même : boum ! boum ! rataboum !

— Quand tout est sens dessus dessous, en avant ! Nos hommes sortent des tranchées et ça y est. On n'y va pas pour rire. On est en nombre, l'ennemi est épouvanté, démoralisé, un bon coup d'épaule et on passe. Tout est là : du canon. Les réserves de l'ennemi ne peuvent arriver, grâce aux tirs de barrage, pas plus qu'il ne peut battre en retraite.

— Mais, alors...

— Laisse-moi dire.

— C'est un massacre. Pas un n'échappe.

— Pas un...

— Pas un ! Et maintenant la cavalerie « emmode... ».

A ce mot de cavalerie, le forgeron se redresse et écoute plus attentivement, du moment que le bancal entre en action.

— Oui, la cavalerie « emmode », poursuit Dufour. C'est la charge et pas pour s'amuser. Il s'agit de faire des prisonniers et de débayer le terrain (le porte-allumettes est repoussé si vite que, sans Panchaud, il tomberait de la table) ...et de poursuivre. Faut pas s'arrêter. Comprenez ? L'épée dans les reins, sans « chinder ». Et c'est la débânde. Pas moyen de se reformer avec des cuirassiers ou des hussards sur le dos ?

— Pas moyen, affirme l'ex-dragon Burdet, pas moyen, ils sont f... C'est clair.

— Tu en conviens ?

— Si j'en conviens ; ça saute aux yeux.

— Alors ?

— Alors, c'est la victoire !

— C'est le triomphe ! L'ennemi est en pleine déroute et la paix est là. Qui dira le contraire ?

— Cependant... objecte un consommateur.

Le Général se retourne :

— Cependant, quoi ?

— Si l'ennemi, avec ses canons...

— Mais qu'est-ce que vous chantez-là. L'ennemi n'en a plus de canons. A quoi aurait servi ma grosse artillerie, si je n'avais pas détruit celle des autres ? C'est le *b a ba* du métier.

— Bien sûr, confirme le forgeron.

— C'est évident, dit Panchaud.

— Indiscutable, répète le Général.

Et il ajoute :

— Pas moyen de faire entrer ça dans la tête des gens. Ils rient, les imbéciles. Pourtant, tu l'as dit toi-même, forgeron, c'est clair...

— Comme l'eau de roche...

— A la tienne !

— Santé ! C'est l'heure de se « réduire ». Bonsoir à tous.

— Bonsoir...

Et le Général s'en va en murmurant : « Comme l'eau de roche ».

P.

Là perte. — « Ne sé pa que lài a, desà la vilie Nanette à sa vezena, noutron potadzi ne vâo pllie teri : clliau tsancro de fu ne fâ que borrenâ ! Ne lài a tot parâi que dou perte. Na pa, à noutra balla-fellie, que l'ein a trâi de perte, te teran qu'on dianstre ! »

R.

LA MI-ÉTÉ D'ANZEINDAZ

Acte de naissance.

L'ORIGINE de la Mi-été d'Anzeindaz n'est pas encore exactement fixée. Vous direz, peut-être, que cela n'a pas grande importance ; qu'il doit suffire que cette fête charmante — pendant de celle de Taveyannaz — existe et que la tradition s'en perpétue. D'accord. Il n'est toutefois pas sans intérêt pour l'histoire intime de notre famille vaudoise de savoir à quel nous en tenir sur ce point, ne serait-ce déjà que pour célébrer un jour le centenaire de cette fête. Ce sera, sans doute, affaire de nos petits neveux. Et puis cela nous touche de près, puisqu'il s'agit de notre cher petit coin de pays.

Donc, à l'occasion de la fête de cette année, le « Journal de Bex » rappela que c'est en 1886 que cette mi-été eut lieu pour la première fois et que feu Alfred Ceresole en était le pasteur officiant.

Mais Mme Bertrand-Olivier, fille de Juste Olivier, répliqua en ces termes :

« La Mi-été d'Anzeindaz, comme celle de Taveyannaz, se fête depuis aussi longtemps qu'on se souviennent. C'était d'abord une simple réunion des propriétaires de vaches, venant à la mi-saison faire une seconde fois le mesurage du lait pour établir le rendement de chaque bête.

» Tout ce monde, venant de loin, devait être nourri et abreuvé et l'hospitalité très large des vachers suffisait à tout et s'étendait à tout le monde, ce qui attira sur l'alpe les jeunes et les vieux. C'est ainsi que, peu à peu, la réunion devint une fête débutant par un culte en plein air, suivi du repas dans les chalets puis de chant et de danse.

» Je ne saurais affirmer que le culte ait toujours existé, mais comme personne ne se souvient du moment où il a commencé il est probable qu'il y a bien longtemps.

» Le poète Juste Olivier y chanta, en 1870, une chanson faite par lui pour la circonstance et dont le texte même prouve que la guerre sévissait entre la France et l'Allemagne. Je vous transcris cette chanson qui, hélas ! n'a que trop d'actualité.

La Mi-été de 1870 (Anzeindaz) ¹.

(Air : Allons dans la plaine.)

Voici la montagne !
Voici les troupeaux !
Gagne, mon cœur gagne
Enfin le repos ;

Adieu, cités ; adieu palais,
Et le grand monde et ses valets !
Je leur préfère nos chalets

Pour châteaux en Espagne.

Voici la montagne !
Voici les troupeaux !
Gagne, mon cœur gagne
Enfin le repos !

Ici, sous les hautes parois,
Plus rien que l'Alpe entre les bois,
Où du torrent la grande voix
Seule nous accompagne.
Voici la montagne ! etc.

Ici, loin du rire moqueur,
L'oubli d'un monde où notre cœur,
Toujours vaincu, jamais vainqueur,
Fait sa triste campagne.
Voici la montagne ! etc.

Mais dans les airs, quelle terreur !
Deux aigles noirs luttant d'horreur,
Se sont saisis avec fureur,
La France et l'Allemagne.
Voici la montagne ! etc.

Tandis que l'Europe en suspens
Ne voit que pièges, guet-apens,
Et que l'on joue à nos dépens
Au jeu de Charlemagne.
Voici la montagne ! etc.

Tandis que les pauvres soldats
Tuant, tués, marquant le pas,
Courent ainsi, vaillants forçats
Dont la gloire est le baigne,
Voici la montagne ! etc.

Prions pour ceux qui vont souffrir,
Prions pour ceux qui vont mourir.
Et puisse la paix resplendir
Au loin dans la campagne !
Voici la montagne ! etc.

Et nous, soyons reconnaissants
De nous voir tous ici présents
L'aïeul malgré ses pas pesants,
L'époux et sa compagne.
Voici la montagne !
Voici les troupeaux !
Gagne, mon cœur gagne
Enfin le repos !

GRYON, juillet-août 1870.

Veuillez, Monsieur, etc.

Thérèse BERTRAND-OLIVIER.

Gryon sur Bex, 17 août 1916.

Le *Journal de Bex*, tout en remerciant Mme Bertrand de son aimable et très intéressante lettre, maintint son dire et se déclara prêt à accueillir tout autre communication qui lui serait adressée à ce propos.

Il reçut encore la suivante :

« L'origine de la fête, remonte à des temps bien éloignés, qu'il serait je crois bien difficile de préciser, mais le premier culte y a bien été célébré en 1886 par M. Alfred Cérésolé. Et c'est à partir de cette année-là, qu'elle fût courue par les citadins ; alors que celle de Taveyannaz l'était depuis longtemps déjà, grâce à Juste Olivier, qui l'a si joliment chantée.

» En 1880 ou 1881, cette fête avait bien déjà revêtu un caractère spécial il est vrai, mais sans le culte. Ce fut l'an où Gryon vendit sa part de ce pâturage unique par sa beauté, et sa majesté à la commune de Bex. Il y eut alors une grande affluence de monde, de la plaine et de hameaux. De beaux discours y furent prononcés ; l'*Harmonie des Alpes* de Gryon y chanta, entr'autre un chant d'adieu qui émut tout le monde. La *Fanfare de Bex* rehaussait encore la fête, qui fut belle et émouvante.

¹ Oeuvres choisies de Juste Olivier. Tome II. Poésie. Georges Bridel 1879.

» Cette charmante manifestation a gardé ici tout son cachet, tout en prenant de plus en plus d'extension. Elle est bien l'une des plus recommandables sous tous les rapports et des plus appréciées, que nous ait laissée la tradition de nos ancêtres. Quel dommage que le poète aimé n'ait pas chanté la Mi-été d'Anzeindaz comme il a chanté la « Taveyannaz ! » Sans doute, la « Mi-été de 1870 » aimablement transmise par Mme Bertrand-Olivier a été toute d'actualité ces dernières années, mais elle n'est pas un tableau de la fête, comme l'est toujours la « Taveyanne ».

» Quoiqu'il en soit de son origine, gardons-la jalousement dans son cachet actuel qui a tant de charmes. — L. S. »

A cela notre confrère ajoute :

« Il ressort des renseignements que nous avons obtenus nous-même et qu'on a bien voulu nous communiquer que le culte de fête de la Mi-été d'Anzeindaz se célèbre depuis 1886 et que c'est M. Alfred Cérésolé qui l'a institué. Nous pouvons ajouter qu'à cette occasion, M. Cérésolé a reçu le nom d'Evêque d'Anzeindaz. »

La question en est là. Qui a tort, qui a raison ? Les paris sont ouverts.

20 centimes. — Une fillette avait avalé par mégarde une pièce de 20 centimes, qui menaçait de l'étouffer. Vite on appelle le médecin, qui accourt avec les instruments nécessaires pour extraire la pièce. Mais celle-ci était placée si malencontreusement que le praticien avait grand peine à la saisir. L'enfant, à demi suffoquée, congestionnée, souffrait martyre.

Et les parents, angoissés, de se lamenter. La pauvre mère, affolée, errait de droite et de gauche poussant des gémissements à fendre l'âme.

Le père, non moins anxieux, mais plus maître de lui, et que l'effarement de sa femme énervait, lui fait.

— Eh ! monté tais-toi, à la fin, avec tes lamentations, ne dirait-on pas qu'elle a avalé 20 francs !

La bounè conduite.

Dai yadzo quand dai felhes, dai valets vant à la Cura, lè derraires senannes devant de coumenyi, que l'est lou sailli-frou, l'ont din la tita sovein tot lourebedo dai z'instruchons aò menistre.

On dzo lou menistre daò Praz dai Faie demàndave à la Lydie aò boutecan que chondzive justamint à Pierre aò Dragon que passàve que devant avoué sé baò.

— Vous avez bien compris toutes mes questions, Lydie ? Répétez-moi la réponse principale concernant la bonne conduite...

— Oui, Monsieur le Pasteur, c'est bien vrai, bien juste : « La chair est prompte, mais l'esprit est faible. »

DAVI DAO TELIET.

Djan dé la Vonnaise.

Djan dé la Vonnaise, on bin boun'homou portint, n'a pas lo bounheu dè son frèrè Jean-nau, que subliève dū lo matin tant qu'à la né.

Djan, li, l'a praò à dzemottà, lè tint que paò sé deméclià dai dzanliès.

On dzo, l'avai étà menà on tzaï dé deménadzemint contrè Palindzou per on tims dè la metzance : dé l'ouvre, dé la plidze à fère pouère. Quand l'est revegnà l'a éta d'obedzi, sein avà lezi dé rémouà sé z'haillon tot moù, ni de medzi on'a brequa dé pan, dé veilli on'a vatze que ne pouvè pas fère lou vi.

Quand lou vi fut fè et la vatze nettéya, que Djan l'a cru dé se chet à trābliā po sé repicolā on bocon, vouaquiè on vesin que vint bramā :

— Aò fū ! aò fū tzi l'assesseu aò Carrou d'amont, vitou dou tzévu po applyi la pompa.

Sti coup sti pouron Djan ein pliace dé chaotā frou demande à l'autrou :

— L'est-te bin pressa ? Ié rudo fan. Faut-te y allā avant dedjonā ?

DAVI DAO TELIET.

FEUILLETON DU « CONTEUR VAUDOIS »

Joachim Malechance

OU
L'OBSESSION

PAR FRÉDÉRIC COLLIOD.

Vivant toutes ses heures en compagnie de deux êtres imaginaires, le fermier et Trillard, dont l'un était la victime et l'autre l'assassin, Joachim s'intéressait vivement au sort du premier, presque plus vivement qu'à ses souffrances propres. Il lui arrivait même par moments de s'identifier avec ce personnage, de croire qu'il était Ribot.

Ce phénomène, avant-coureur de la folie, ne se produisit d'abord qu'à de rares intervalles ; puis il devint toujours plus fréquent et enfin continu.

C'était sa femme qui avait été tuée ; c'était ses enfants que le domestique avait assassinés, c'était lui qui avait reçu le coup de hache.

La folie du logis se donnait toujours plus libre carrière.

Il s'était vu enfouir dans la fosse avec les siens ; puisqu'il se rendait compte de ce qui lui arrivait, il avait donc été enterré vivant.

Manquant d'air, dans un suprême accès de rage et de désespoir, il essayait de se frayer un passage à travers les corps en putréfaction, mais en vain. Etouffé, il râlait dans ce sépulcre.

Et toute la semaine l'épouvantable vision le poursuivait sans relâche.

Le dimanche soir, sa raison s'était cependant fait jour à travers les fantômes de son imagination.

Joachim se réveilla comme d'un long sommeil : — Où suis-je ? se demanda-t-il. Que m'est-il arrivé ?

Le silence régnait dans les rues ; au loin les cloches d'une église appelaient les fidèles au culte.

Il était donc au dimanche. Avait-il dormi, avait-il été malade ?

Un ballot de feuilles était là à demi ouvert ; et il en manquait une centaine. Il avait donc continué la vente ? Il avait vaqué à ses affaires comme d'habitude ?

Quelques souvenirs des jours passés lui revinrent. L'évidence était là, écrasante.

Horreur ! il avait été fou !

Et cette découverte ébranle son cerveau malade. Pour le moment, il est dans son bon sens, mais qui lui garantit qu'il ne fera pas une rechute ?

Une angoisse pénible le serre au cœur ; sa tête s'embrouille de nouveau ; un nuage passe sur ses yeux.

Non, il ne cédera pas lâchement. Mais l'obsession renouvelle ses attaques.

Il vient une idée à Joachim ; en bon Vaudois, il aura recours à quelques verres de vin pour se distraire, il laissera les fantômes au fond d'une bouteille d'Yvorne.

Il se rend chez la Mère tant pis, qui éprouve quelque surprise à le revoir.

— Tu es là, mon garçon, lui dit-elle (on sait que la bonne femme tutoie tous ses clients) ; tu as bien triste mine ; as-tu été malade ?

Mais un habitué demandant à parler à la tenancière, elle s'éloigne quelques instants.

Joachim sentant la folie s'abattre sur lui, avale précipitamment sa bouteille et en demande une autre à la servante étonnée.

Puis il s'accoude sur la table et regarde les promeneurs attardés qui rentrent chez eux, fatigués de leur course dans les prés et les bois et chargés de bottes de fleurs.

Tout à coup il se lève, tout droit, frémissant de colère et bégaye :

« Là... l'assassin... Trillard ! »

C'était l'individu, qu'il avait remarqué un des jours précédents sur la plaine de Plainpalais, qui entrait au restaurant.

Avant que les personnes présentes eussent pu arrêter la main de Joachim, celui-ci avait lancé sa bouteille pleine à la tête du nouvel arrivant.

Le faux Trillard, légèrement atteint, furieux, bondit sur le pauvre égaré et lui assène sur la tête un coup de sa canne plombée.

Malechance tombe lourdement à la renverse ; le sang s'échappe de sa bouche et de ses oreilles.

La Mère tant pis le relève.

Aux cris des clients, la police accourt.

L'individu, malgré ses protestations, est emmené au poste et le blessé transporté dans une pharmacie,

où on lui donne les premiers soins ; de là on le dirige sur l'hôpital.

La guérison de Joachim eût été assez prompte, sans un délire continu, pendant lequel deux infirmiers, toujours à son chevet, parvenaient à peine à le contenir. Le cauchemar le poursuivait encore.

Enfin le malade tomba dans une profonde prostration.

Ce fut au bout de six longues semaines seulement que le médecin lui permit de sortir ; mais il lui donna un avertissement sérieux :

— Si vous avez le malheur de reprendre la vente, vous n'échapperez pas à la folie.

— Ce monsieur en parle bien à son aise, pensa Malechance, incorrigible.

Achevons au moins de payer les frais d'impression.

Aujourd'hui je suis parfaitement sain d'esprit. Si les premiers symptômes de l'obsession reviennent, il sera temps d'aviser.

Jusque-là j'irai jusqu'au bout.

D'ailleurs il allait remettre le débit à d'autres ; lui s'occuperait de la rédaction d'un autre récit.

Il réaliserait ses rêves du premier jour ; il composerait de vraies nouvelles, pour lesquelles il avait déjà un sujet tout prêt : c'était sa propre histoire.

Et Joachim va chercher son ballot. Il se dirige sur l'école de Carouge.

Le thermomètre marque 32° centigrade. Le soleil frappe la tête encore délicate du convalescent ; il a par moment des vertiges sur cette route poussiéreuse dont l'éclat blesse ses yeux habitués à la douce lumière des chambres de l'hôpital.

Pour se rafraîchir, Malechance s'arrête dans un café et avale coup sur coup plusieurs chopes de bière, qui l'étourdissent.

Arrivé devant l'école, il commence son récit ; quand il l'a répété plusieurs fois, il veut y renoncer ; les fantômes maudits l'assaillent de rechef ; la chaleur, la faiblesse agissent en même temps.

Malechance chancelle.

Par malheur, le faux Trillard vient à passer. C'est le coup suprême.

Joachim d'une voix qui n'a plus rien d'humain, égaré, s'écrie :

« L'assassin... au secours... arrêtez-le. »

Le malheureux avait décidément perdu la tête.

On l'emmena dans une maison de santé.

Heureusement la folie n'avait pas une cause assez grave pour durer longtemps. Au bout de sept mois, Malechance se rétablit.

On s'intéressa à lui ; on lui procura une petite place dans un bureau de diligence.

Il est devenu un prosaïque petit employé, s'est marié et a plusieurs enfants.

A ses moments perdus, il a écrit son histoire et l'a envoyée aux éditeurs de *Tè rāodzai pi*.

FIN

Au pré bossu.

Je rêvais cette nuit que, de mal consumé, Côte à côte d'un gueux on m'avait inhumé. Moi, ne pouvant souffrir ce fâcheux voisinage, En mort de qualité, je lui tins ce langage :

— Retire-toi, coquin, va pourrir loin d'ici. Il ne t'appartient pas de m'approcher ainsi. »

— Coquin ! ce me dit-il d'une arrogance extrême, Va chercher tes coquins ailleurs ; coquin, toi-même.

Ici tous sont égaux ; je ne te dois plus rien ; Je suis sur mon fumier, comme toi sur le tien. »

PATRIS.

Les prunes. — Combien les prunes.

— 65 la livre.

— Peuh !... Oh ! alors, à ce prix-là, j'aime mieux les voler. (Authentique).

Dans un rapport de police. — « On voit de toute manière que cet homme adore sa femme. Ils se sont battus trois ou quatre fois à leur domicile, depuis quelque temps. »

(Authentique).

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Julien MONNET, éditeur responsable.

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & Cie.

Albert DUPUIS, successeur.